

Jérôme Leuba joue avec le faux

Il a fait d'un champ de bataille historique, un parcours de golf. Et réglé des consignes de survie à la manière d'un ballet chorégraphique. L'œuvre de Jérôme Leuba prend en défaut les images. Une sorte de décalage qui s'inspire de la réalité des faits pour mieux en corriger le point de vue.

Au sommet du Centre universitaire protestant, bâtiment de l'avenue du Mail construit par Jean-Marc Lamunière, une bande de néon passe imperceptiblement du plein feu à l'obscurité totale. À l'emplacement traditionnellement réservé aux enseignes, l'installation de Jérôme Leuba joue ainsi de sa fonction antipublicitaire. «Breath», c'est le nom de cette barre lumineuse, est une pièce qui respire dans la nuit mais sans rien vendre d'autre que l'objet urbain qu'elle irradie. Un balisage géant dans cette Genève calviniste jusque dans ses illuminations. Car mis à part les bordures de la Rade où les marques du luxe clapotent dans les eaux du Léman, la cité ignore les clignotements des réclames qui transforment Paris et Séoul en luna-park permanent.

Avec le «Yes to All» de Sylvie Fleury qui brille un bloc plus loin, «Breath» est aussi l'un des deux premiers projets commandés par le Fonds d'art contemporain de la Ville de Genève (Fmac) en collaboration avec son pendant cantonal (Fcac) dans le cadre de Néons, exposition d'art public à ciel ouvert qui ambitionne d'habiller de lumière les pourtours de la plaine de Plainpalais.

Ajoutez à cela que Jérôme Leuba, en 2007, est lauréat du prix Manor. Lequel prix suppose une exposition assortie de l'édition d'un catalogue. L'artiste genevois présente donc au Mamco plusieurs oeuvres nouvelles dont une part est regroupée sous l'intitulé «Battlefield», champ de bataille, seul point commun de ce travail qui touche à tous les médiums en restant rétif à l'idée d'unité stylistique.

Réactif et efficace, comprenez que l'art chez Jérôme Leuba emprunte sa technique à celle de la guérilla. Au concours fédéral des beaux-arts en 2006, on se souvient de ses valises abandonnées un peu partout dans la salle d'exposition située pile en face de la Foire de Bâle. De quoi susciter passablement de réactions à l'heure du grand délire sécuritaire mondial. «Pas mal de visiteurs venaient signaler la présence de ces bagages», confirme l'artiste. Surtout des Anglais et des Américains, peuples surstressés par la trouille terroriste. Comme quoi, un simple sac posé dans un coin, au coeur du plus grand dispositif artistique du monde suffit à semer la panique chez certains. Tandis que d'autres passent à côté sans s'inquiéter, se rappelant qu'après tout, ils déambulent dans un accrochage d'art contemporain. Chez Leuba, tout est affaire d'images et des réflexes qu'elles conditionnent, son oeuvre entretenant ce subtil hiatus entre le visible et l'invisible, entre ce qui est et ce qui n'est pas. Frappé par les trous d'obus laissés dans le borborygme de Verdun, il avait photographié la taupinière historique à la manière d'un parcours de golf fictif. Ou encore mis en scène une fouille au corps où le détecteur de métaux, en glissant sur les peaux, simulait une caresse érotique. Une manière d'inverser le rapport à la violence en opposant au drame de la guerre et à la brutalité de l'individu contraint son négatif presque burlesque. Comme l'artiste peut, au contraire, faire basculer une situation anodine dans un projet inquiétant. Au Mamco, il projette «Battlefield#27/unlimited», une ballade nocturne en vision subjective dans la halle géante qui abrite chaque année «Unlimited», accrochage maousse des oeuvres trop grandes pour être installées sous les plafonds d'Art Basel. Avec ses modules clairs qui émergent de l'obscurité et ses larges allées vides, pour le coup on jurerait regarder une vidéo de Jonas Dahlberg. À ce détail près, que l'artiste suédois filme des maquettes prenant l'apparence de la réalité, alors que Leuba montre une réalité aux allures de modèle réduit.

Des faux-semblants, il est encore question aux Tanztage 2007 de Berne qui mettent à leur programme «Battlefield#9/washington sniper», une chorégraphie réglée à partir des consignes de la police de Washington pour éviter à la population de traverser le champ des

tireurs fous lancés en 2002 dans la plus mortelle des kermesses.

En cela, le Genevois trouve sa matière dans les journaux, qu'il découpe, compile et laisse reposer avant de les réinterroger parfois des années plus tard. «Mon travail ne se relie pas directement à l'actualité mais à la façon dont on conçoit et on fabrique des images aujourd'hui.» Pour le diptyque «Pictureless», littéralement «sans image», il est parti d'un cliché montrant Lionel Jospin submergé par la masse des curieux venus l'écouter. Leuba a réinterprété la photo en lui accolant celle d'un type cherchant à échapper aux journalistes. Histoire de montrer le paradoxe de l'homme politique obligé d'apparaître en public mais qui se retrouve caché par la foule des badauds et l'autre qui aspire à disparaître mais échoue dans sa tentative d'esquiver le gros plan.

Cette oeuvre qui puise à la réalité des faits pour mieux en corriger le point de vue profite, au passage, d'un chiffre ahurissant: en 2007, on estime à plusieurs dizaines de milliards le nombre d'images qui seront créées. Tous photographes, tous reporters. «On ne s'est jamais autant exprimés qu'à notre époque. Sauf que nous communiquons à travers le même prisme en utilisant les mêmes canaux pour commenter les mêmes sujets. La question de la singularité se pose donc irrémédiablement.» Reste à savoir comment sortir du lot. Internet entretient l'illusion de faciliter cette légitimité en poussant sur les voies de la célébrité de parfaits inconnus. C'est oublier que la popularité est un oiseau volage et que le Web, dans le fond, reste un média circonvenu à ses utilisateurs. Pour s'en convaincre, Jérôme Leuba a mis au point «Keyword», une bande de LED où le texte qui défile est connecté au site Lycos Voyeur capable d'afficher en temps réel tous les mots-clés utilisés par les internautes francophones. Une sorte d'instantané des intérêts de nos contemporains. «Pareil à un flux de recherches révélateur de nos conditionnements.» Pas de quoi se rassurer sur les sujets qui passionnent le monde. «Un tiers des demandes concernent de la pornographie, le reste se partage avec le tout-venant. On se renseigne sur la politique, les vacances, l'adresse de Google ou Paris Hilton.» La bataille continue.

Emmanuel Grandjean

In Kunstbulletin, 06/07, p. 68-70, 2007